

Il Volantino Europeo n°28

Avril 2010

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Editorial

Le Volantino d'avril 2010 vous parviendra avec un certain retard en raison de sévères problèmes informatiques survenus en cascade sur l'équipement de sa Rédaction. Cela est arrivé et arrivera encore à des organismes ou organisations autrement plus importants que notre modeste bulletin.

A quelques jours du 7^{ème} « Divan sur le Danube », l'essentiel est que l'information concernant le colloque vous soit déjà parvenue, non pas que le contenu rédactionnel ait à pâlir ou à rougir devant la richesse du programme, mais la diffusion répétée de celui-ci pourra inciter les derniers velléitaires ou hésitants à se précipiter sur leur ordinateur préféré afin de réserver un billet d'avion, sachant que le nuage de cendres du volcan islandais se sera d'ici là dissipé... à moins d'une nouvelle éruption...

L'actualité sociale et politique des dernières semaines a été elle aussi plutôt riche, avec notamment des résultats électoraux contrastés dans trois pays d'Europe : vague rose pour les élections régionales en France, confirmation du soutien majoritaire des Italiens à leur cavalière, grande poussée conservatrice en Hongrie, avec une aile droite très remuante, mais aussi l'émergence du LMP (« Une autre politique est possible »), porteur d'un éventuel renouveau.

Quant à l'actualité planétaire, elle n'a pas été en reste, avec l'éruption du volcan empêchant de voler en rond, mais surtout avec un récent et terrible séisme en France, non encore coté sur l'échelle de Richter. Il s'agit de la diatribe anti-Freud du philosophe Michel Onfray, dont nous connaissons les penchants a priori sympathiques pour les nourritures terrestres. Quelle mouche l'a piqué pour qu'il se lance ainsi à l'assaut de l'inventeur de la psychanalyse ? Il trouverait cette formule sans doute réductrice et estimerait que nous l'avons bien vite cantonné dans le domaine de la folie douce, voire de l'irresponsabilité... Là où le bât blesse, c'est que le même pays, dont une minorité de la population – à tort ou à raison - s'enflamme, connaît par ailleurs une profonde crise de confiance et de conscience, dont l'abstention très importante au scrutin régional est un des symptômes les plus visibles, mais sans doute pas le seul.

Il nous semble aussi que ce type d'éruption médiatique soit une de nos grandes spécialités et nous sommes persuadés que le soufflé d'Onfray retombera très vite, et que Freud, de toute façon, s'en remettra encore plus vite. En attendant, rendez-vous chez Ferenczi dès le 11 mai à 18 heures !

VII° European Meeting for Psychiatry and Psychoanalysis
VII° Colloque Européen de Psychiatrie et de Psychanalyse
VII. európai pszichiátriai és pszichoanalitikai találkozó
VII° Convegno europeo di psichiatria e di psicoanalisi



A couch on the Danube - Un Divan sur le Danube Egy Dívány a Dunán - Un divano sul Danubio

Budapest, 2010 May 12th -14th - Budapest, 12-14 mai 2010
Budapest, 2010. május 12-14. - Budapest, 12-14 Maggio 2010

Ethnopsychiatry & Transcultural psychiatry, Deinstitutionalisation

Ethnopsychiatrie & Psychiatrie transculturelle, Désinstitutionalisation
Etnopsichiatria és transzkulturális pszichiatria, az intézményesítés leépítése
Etnopsichiatria e psichiatria transculturale, deistituzionalizzazione
Hommage à Géza Róheim et à Georges Devereux

L'accès au Colloque est entièrement libre et gratuit – The Congress is free for access and free of any charge – Ingyenes és szabad Kongresszus – Ingresso libero e gratuito

Mardi 11 mai 2009 18 h : Vernissage d'œuvres des Ateliers d'Art-thérapie à l'Institut français
Fő utca, 17. 1011 Budapest Tél: (00 36) 1 489 42 00 (M° Batthyanyi ter) www.inst-france.hu

Mercredi 12 mai 2009 (10-16 h) : Journée à/ Giornata a **Közöségi Pszichiátriai Centrum**
(Simmelweis Egyetem and Ebredések Alapítvány), **Kalvaria ter, 5 Budapest (VIII°).**

Accès par le Bus 83 depuis Pipa utca (à côté du grand marché, Fövám ter)

http://www.sote.hu/intezetek/?inst_id=51

10.00 Rencontre avec les patients et les équipes sous la forme d'une grande réunion. Incontro con i pazienti e l'équipe del Centro di psichiatria comunitaria di Kalavaria ter (traduction, traduzione, fordítás).

11.30 Visite des lieux

13.00 Ebéd - Déjeuner sur place – Pranzo – Lunch (1000 Ft/pers., soit 4 euro, boissons comprises).

14.30 – 16.30 Reprise des échanges

Jeudi 13 mai 2009 (9-17 h) : Journée d'exposés et d'échanges à l'Institut italien de culture à Budapest
Langues : pour les exposés, italien et hongrois avec traduction (forditással), français. Echanges libres en anglais et en français.

Italian Institute, Brody Sandor utca, 8. 1088 Budapest +36 1 483-2040 www.iicbudapest.esteri.it

9.00 Apertura – megnyitó

9.30 Relazioni – Előadások (fordítás olaszról magyarra – magyarból olaszra, traduzione italiano-ungherese, ungherese-italiano) – Modérateur : Jean-Yves Feberey (Nice-Pierrefeu-du-Var)

Pietro Cipriano (Roma), *L'etnopsichiatria è democratica ?*

Marie Pavan (Lyon) e Grazia Mirante (Auxerre/Sens) *La Famiglia e la Malattia – A Csalad és a betegség*

Imre Lazar (Budapest) *Mental health aspects of pastoral care among Roma population (in Hungarian)*

11.00 Pausa - Szünet

11.30 Relazioni – Előadások - Modératrice : Grazia Mirante (Auxerre/Sens)

Patricia Gazel (Cannes), *Le patient, le psychologue, le symptôme et l'institution – Il paziente, il psicologo, il sintomo e l'istituzione.*

Gaetano Interlandi *Dall'ospedale psichiatrico giudiziario alle residenze territoriali dei servizi di salute mentale : le esperienze del dipartimento di salute mentale di Caltagirone,*

Paul Lacaze (Montpellier, Président Alfapsy), *Clinique désaliéniste sous éclairage transculturel*

Patrick Stoessel (La Celle St Cloud, Alfapsy), *Psychothérapie transculturelle en psychiatrie privée*

13.30 Pausa pranzo– Ebéd szünet - Pause déjeuner - Lunch

15 h : Proiezione dello film/Mozielöadas/ Projection du film : *Si puo fare*, di Giulio Manfredonia (Italia,2008)

http://it.wikipedia.org/wiki/Si_puo%20fare_%28film%29

<http://index.hu/kultur/musor/adatlap/106746> <http://videokereso.info>

18 h : Vernissage d'œuvres des Ateliers d'Art-thérapie à « Bem6 » - Kiallitas megnyitó

Bem rakpart, 6 (Francia Intezetnel/close to French Institute) - 1011 Budapest

Tél. (00 36) 1 201 03 24 <http://www.bem6.hu/>

Vendredi 14 mai 2009 (9-18 h) : Journée d'exposés et d'échanges à l'Institut français de Budapest
Langues : hongrois-français, magyar-francia (traduction simultanée, fordítás), anglais et italien (pour les échanges avec la salle)

Fő utca, 17. 1011 Budapest Tél: (00 36) 1 489 42 00 (M° Batthyanyi ter, trams 19 ou 41)

9.00 Ouverture

9.30 Exposés – Előadásak Modérateur : Zoltan Danics (Budapest)

Christian Boulard (Pierrefeu-du-Var), *De l'ethnopsychiatrie à la psychiatrie transculturelle : de l'Abbaye-Psychiatrie à Nice à Pierrefeu-du-Var* (témoignage d'un psychiatre de service public)

Laszlo Tringer (Budapest), *Une expérience de secteur psychiatrique en Hongrie : le 8ème arrondissement de Budapest*

Catherine Gransard (Paris), *Mineurs isolés étrangers en souffrance : une approche ethnopsychiatrique*

11.00 Pause - Szünet

11.30 Exposés – Előadásak Modératrice : Grazia Mirante (Sens)

Zoltán Danics *Démocratie et autocratie dans la psychiatrie hongroise - Democracy and autocracy in the hungarian psychiatry*

Krisztian Indries (Budapest), *Reconsideration of Róheim's psychoanalytical anthropology*

Carla van der Werf (Pierrefeu-du-Var), *Le rôle de l'art dans un processus de soin psychiatrique transculturel*

Marie-Jo Bourdin (Paris), *Compétences culturelles l'offre de soins au centre Françoise Minkowska*

13.30-14.30 Pause déjeuner – Ebéd szünet

14.30 Exposés – Előadásak Modérateur : Jean-Yves Feberey (Nice-Pierrefeu-du-Var)

Judit Harangozo (Budapest), *Demokracia és psichiatria Magyarországon* Démocratie et psychiatrie en Hongrie

Henri Malausséna (La Rochelle) *Instituer/dstituer*

Gyöngyi Szilagyi (Budapest), *Lorsque la psychiatrie embrasse la culture – Amikor a pszichiátria és a kultúra találkozik*

16.00 Pause

16.30 Exposés – Előadásak Modératrice : Judit Harangozo (Budapest)

Lucien Hounkpatine (Paris), *Entre l'Etat-Nation et les ancêtres : prise en charge ethnopsychiatrique des jeunes issus de l'immigration*

Ivan Szegő (Budapest), « *Széchenyi és Deák – mentális problémák és politikai dilemmák* » – *Van-e összefüggés a XIX. Század politikai eseményei és a két vezető magyar politikus mentális problémái között ? (Szechenyi et Deak – problèmes mentaux et dilemmes politiques – Est-ce qu'il y a des corrélations entre les événements politiques du 19^{ème} siècle et les problèmes mentaux des deux leaders hongrois ?)*

Jean Feissel (Rixheim, France) *L'ethnocentrisme et le communautarisme*

Instituts accueillant le Colloque à Budapest

Olasz Kultúrintézet Budapest - Istituto Italiano di cultura Budapest

A Magyarországi Francia Nagykövetség Együttműködési és Kulturális Osztálya támogatásával – Ambassade de France en Hongrie Service de Coopération et d'Action culturelle www.inst-france.hu

Nous remercions très vivement l'Institut italien de culture et le Service de coopération de l'Ambassade de France pour leur soutien très actif dans l'organisation de cette rencontre.

Associations partenaires :

Association Piotr-Tchaadaev (Versailles, France), MoDESM, Ébredések Alapítvány (Budapest) <http://www.ebredesek.hu/>

Lelki Egészség Fóruma (Budapest) <http://www.lefnet.hu/>, Magyarországi Frankofón Orvosok Társasága (Budapest)

Magyar Pszichiátriai Társaság MPT (Budapest) <http://www.psycomp.hu/>, Cercle Menahem-Taffel (Strasbourg)

ALFAPSY <http://www.alfapsy.org/>

Contact :

Association Piotr-Tchaadaev, 9, rue du Parc de Clagny, 78000 Versailles (France) piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

Dr Jean-Yves Feberey (Nice, Pierrefeu-du-Var) Téléphone (heures de bureau) : +33 (0)4 94 33 18 33

Nous recommandons vivement aux participants de se munir à l'avance de leurs titres de transports en commun, aucune vente n'étant possible à bord (carnets de tickets en vente à l'hôtel Gellert, billets de 3 et 7 jours aux guichets).

Un émouvant adieu...

Notre ami Albert de Saint-Marc vient de prendre sa retraite. Il a bien voulu nous confier pour publication le discours qu'il prononça devant ses collègues à l'occasion de la cérémonie qui marqua ce jour mémorable.



Albert de Saint-Marc *

Monsieur l'Inspecteur d'Académie, chers amis, chers collègues,

Il n'y a pas de sonorisation, il vaut mieux se **méfier des pannes de micro qui brouillent l'écoute.**

Je vais tâcher d'être bref. Je vous préviens d'abord que j'ai un peu abusé du livre *Au pays des mots tordus*. Ne m'en veuillez donc pas **si je décale les sons de temps en temps....**

Je tiens à remercier les jeunes et jolies femmes de l'école qui ont bien voulu aider Alain à l'organisation de cette fête pendant que je participais à une ultime réunion de réseau à St-André.

Ces jeunes femmes ont d'autant plus de mérite qu'elles n'avaient pas le **choix dans la date.**

Je remercie chaleureusement toutes les personnes qui m'ont témoigné leur amitié en participant à cette sympathique réunion.

Me voilà au terme d'une carrière bien remplie. J'ai débuté réellement à Pégomas en 66 puis à l'école Paul d'Essling de Cimiez où je suis resté 10 ans. Dès le départ, j'ai pratiqué la pédagogie souriante. Dans l'ensemble, tous les élèves de cette époque ont bien réussi leur vie, un seul a mal tourné puisqu'il est conseiller

général des Alpes Maritimes. J'ai donc débarqué à Bon Voyage en sept 79. Cela fait donc 25 ans de rééducation.

En 1979, avec mon ami Jean Louis L., psychologue ici présent, nous avons fondé le GAPP (groupement d'action psycho-pédagogique), en même temps qu'un club de football. Le GAPP a été transformé ensuite en zéro non en réseau.

Je me suis donc efforcé pendant ces 25 ans d'aider certains élèves en difficulté : 549 exactement !

Je me souviens de l'une de mes premières rencontres, avec une maman qui avait sorti son chéquier à l'issue de l'entretien en disant : combien je vous dois docteur ? Je revois encore sa mine déconfite lorsque je lui ai annoncé que je n'étais pas médecin. Peut-être aurais-je dû accepter le chèque et enfiler une blouse blanche et un stéthoscope ?

Une autre maman très maquillée, les talons hauts avait débuté son discours par une magnifique contrepèterie : « Ha ! Monsieur, si vous saviez combien j'ai du en **habiter des gîtes avant d'avoir cette hlm** !** » Je me demande toujours si elle l'a fait exprès ou non....

Un jour je me trouvais dans la classe de CP de Mme B., il y avait une maman qui est arrivée avec son petit garçon à la main ; elle s'est dirigée vers moi et m'a dit à l'oreille « Prenez-le mon fils, il parle mal depuis qu'on l'a opéré des gesticules ! »

Ce métier a été très enrichissant pour moi car j'ai beaucoup appris au contact des collègues et je tiens à les féliciter pour leurs résultats avec des enfants souvent très difficiles ;

Avoir une classe de 25 élèves ici, c'est vraiment un sacerdoce.

J'ai connu des pédagogues très différents. J'ai été souvent séduit par des **maîtresses laissant faire** qui arrivaient à se faire respecter et qui **montraient volontiers leurs bons cahiers.**

Ces maîtresses me demandaient quelque fois de les réassurer « mais je m'occupe surtout des plus faibles, je culpabilise car j'ai l'impression de laisser tomber les meilleurs élites » alors je les rassurais de mon mieux en leur disant qu'elles avaient bien le droit de temps en temps de **bêcher l'élite**

J'ai connu parmi les enfants que l'on m'a confiés des cas très lourds mais quelquefois très attachants. C'est pourquoi j'ai voulu dédier à ces enfants un texte en alexandrins que j'ai intitulé *La plainte du cas lourd*, où

il est question des élèves qui ont le diable au corps.

La complainte du cas lourd

Je suis le cas dit « lourd »
Le nul, l'inconsolé
La cible de l'institut, la lie des écoliers
Quand le maître dit « blanc »
Je réponds tout bas « noir »
Et je laisse échapper de moi le savoir...
« Cependant un espoir quelquefois m'envahit
Avec ceux du réseau, parfois je m'enhardis
Et alors il convient qu'on me réhabilite
Je fais ce que je peux
Parce que Satan m'habite !

Me voilà donc déjà à la fin de ma carrière. Le temps passe vraiment très vite. J'ai la chance d'emporter avec moi le souvenir d'une vie professionnelle passionnante qui m'a donné quand même pas mal de satisfaction. Je me suis fait de vrais amis à bon Voyage, certains depuis mon arrivée en 79. Il ne manque ce soir que mon vieux complice Alain P. qui nous a quittés il y a déjà quelques années.

Je terminerai sur une note plus gaie en évoquant mes futures activités : j'alternerai les joies de la musique de chambre avec celles de la peinture, des visites archéologiques des foires à la brocante et des festivals d'antiquité.

J'espère que **cette année les canicules ne vont pas nous emballer** et que l'été sera clément.

Je pense que j'ai assez parlé. Alors maintenant, je vous prierais, mes chers amis, d'aller goûter ces vins sans modération, il y a un rouge, un rosé, **cette année les crus nous gâtent**. Je regrette que ce soir je ne puisse **satisfaire mon goût du blanc...Allons vite au banc !** Merci pour votre attention !

Albert de Saint-Marc

* Pour nos lecteurs peu familiers de l'Histoire de France, il s'agit d'un portrait de Jules Ferry (1832-1893), « républicain positiviste et anticlérical » (*Le Robert*), qui fit adopter avec F. Buisson et C. Sée les réformes de l'enseignement public à l'origine de l'école laïque, gratuite et obligatoire, si chère aux Françaises et aux Français de tous âges et de toutes générations depuis cette glorieuse époque (années 1880).

**HLM : habitation à loyer modéré, pierre angulaire du logement sociale en France.

Communiqué de presse sur la grève de La Poste



Nous connaissons bien les engagements militants du Dr Federmann et ne sommes pas surpris outre mesure de son engagement auprès des conducteurs des petits vélos et des camionnettes jaunes, sachant aussi qu'il n'a jamais été du côté des « jaunes » (les non-grévistes, NDLR). Mais, quitte à le faire rire... jaune, nous nous sommes demandés, à la lecture de ce texte pétillant, s'il ne l'avait pas rédigé tout de suite après la tournée du facteur, où le « p'tit jaune » (le pastis, NDLR) est souvent roi.

Je considère avec admiration le mouvement de grève des facteurs du bureau de la Marseillaise à Strasbourg, suivi à la quasi unanimité depuis 5 jours, ce vendredi. Je prends la mesure du courage qu'il leur faut, à salaire modeste, pour la défense de notre service public, mis à mal par les logiques administrative et idéologique actuelles qui se traduisent par une sorte de mépris et de condescendance pour lui... et pour nous qui le considérons comme un acquis et une part de notre Identité Nationale. Ce mouvement me fait prendre conscience de la valeur inestimable du service que me rend mon facteur chaque jour en me mettant en lien de manière humaine avec le monde extérieur, social et politique. Je ne parle pas du lien quasi exclusif qu'il constitue pour les usagers handicapés et pour le 3^{ème}, voire le 4^{ème} âge et qui représente une valeur collective inestimable. Quid de la désorientation de ces catégories face aux changements permanents de préposé depuis 2 ou 3 ans ! Il participe pour le même prix à la cohésion sociale et nous évite une part de la télésurveillance tout en réduisant probablement et notamment les dépenses de santé de ces usagers plus fragiles. Il nous faut soutenir ce mouvement, non pas pour nous opposer à la direction de la Poste,

mais pour rappeler que nous voulons conserver une société à visage humain. Oui, je dois le reconnaître et la clamer haut et fort : « Après ma belle-mère, mon facteur est la personne la plus importante pour moi ». Leur dernière grève remonte à 10 ans. Faudra-t-il qu'ils tiennent près de 70 jours comme à Nice pour être entendus ? Et soutenus par nous tous usagers, qui tenons à eux comme à un des éléments indépassables de notre horizon social et affectif quotidien. J'en appelle aussi à créer une caisse de solidarité destinée à compenser leur manque à gagner à venir. Que vivent ma belle-mère et mon facteur pour la cohésion sociale et familiale !

Dr Georges Yoram Federmann

La plainte des dimis

Je l'interrogeai sur la beauté des ondulations de sa chevelure

Elle me répondit, Hafez se plaignait de son cœur fou d'amour.

L'article que vous allez lire aurait pu s'intituler *souvenir d'enfance, question à propos de l'impureté, réflexion sur la nature, un souvenir comique ou tragique, question sur l'ignorance et la bêtise*, ou tout autre titre que vous souhaiteriez choisir. Mon seul souhait est que mes compatriotes musulmans dont, pour certains, j'ai plus d'amour et d'affection que pour certains de mes compatriotes juifs, ne considèrent pas cet article comme un reproche aux musulmans ou une rancœur contre Nasser Abou Talebi.

Los Angeles, 26 décembre 2009

« Salimpouri, toi-même tu es propre, c'est ta nature qui est impure ! (Nadjes) »

C'est ce que me dit un jour avec son charmant accent ispahanais, mon copain de classe alors âgé comme moi d'à peine 10 ans. Il n'y avait là ni haine, ni animosité, ou encore moins la moindre trace d'une méchanceté. C'était pour lui une simple constatation.

A l'école communale Chams d'Ispahan où j'ai commencé ma scolarité, il y avait deux tonneaux métalliques avec deux robinets. Ceux qui n'avaient peur de personne, buvaient au robinet jusqu'à satiété. Pour les autres, comme moi, ils se collaient les deux mains de façon à créer une concavité proportionnelle à leur corpulence, ce qui leur permettait d'y recueillir et de boire dans ce verre de fortune, l'eau coulante. Sur l'un des tonneaux, les enfants avaient marqué au charbon

« robinet des musulmans » et sur l'autre « robinet des juifs ».



Mosquée royale d'Ispahan

Si mon intelligence avait été un peu plus grande que le contenu de mes deux mains réunies, j'aurais dû naturellement choisir le deuxième tonneau, puisque le nombre de juifs étant moins important, il y avait donc plus de chance pour que ce tonneau soit toujours rempli. Et, pour cette même raison d'ailleurs, ce second tonneau était plus propre que le premier. Mais l'ignorance est mère de tous les maux. C'est une maladie chronique et contagieuse qui atteint les humains et engendrent des guerres.

Eh oui, j'étais ignorant et têtu. Puisque je n'avais pas le droit de boire au robinet des musulmans, je m'arrangeais à tout prix pour transgresser et boire de la fontaine interdite, même si je devais parfois en payer un lourd tribut.

Nasser Abou Talebi était un garçon au beau visage de la même taille que moi et qui venait d'une famille apparemment modeste. Une des caractéristiques de ce garçon,

était l'existence de deux petits écoulements cylindriques relativement épais et jaunâtres qui reliaient toujours ses deux narines à sa bouche. Bien sûr, parfois il essayait d'interrompre ces écoulements à l'aide de sa manche. Mais la nature était plus forte et Nasser souffrant probablement d'une forme de rhume chronique, la liaison entre les deux narines et la bouche se rétablissait assez rapidement.

Un jour, ce jeune copain d'école me surprit en flagrant délit de boire du « tonneau des musulmans ». Il commença à m'apostropher, m'accusant de rendre impur le contenu du tonneau. Et moi, en toute simplicité et avec une certaine candeur, je l'interrogeai : « De nous deux, dis moi, lequel est le plus propre ? Toi ou moi ? » Lui, de me répondre sans aucune méchanceté, comme je viens de le dire :

« Salimpouri, toi-même tu es propre, c'est ta nature qui est impure ! »

Si Nasser Abou Talebi est vivant, qu'il ait longue vie et, s'il a des enfants et des petits-enfants, j'espère qu'ils ont une vie plus prospère que leur père et grand-père et avec des idées plus évoluées que les siennes.

Je dois vous avouer que sa réponse, non convaincante n'eut aucun effet particulier sur moi. Je ne fus pas choqué, je n'eus pas de traumatisme psychologique, je ne fus même pas déçu, juste un peu étonné. D'ailleurs nos relations n'ont guère changé après cet incident. Avant, nous n'étions pas des amis intimes et, après nous ne sommes pas devenus des ennemis. Quant à cette anecdote, je l'ai souvent racontée comme une blague ispahanaise illustrant l'ignorance qui régnait parmi certains de mes amis de l'école.

Chaque fois que j'arrive à Los Angeles, mes lieux préférés pour flâner sont les librairies et les disquaires de Westwood. Cette fois-ci, ce n'est pas par hasard si le livre de Youssef Scharif « la plainte des dimis » exposé sur la devanture d'une vitrine, a attiré mon attention.

Dimis, Ce mot résonnait en moi. Pendant des années j'en avais entendu parler sans réellement en comprendre le sens. J'achetais donc ce livre pour en savoir un peu plus.



Palais des 40 colonnes d'Ispahan

En effet, souvent, mes amis juifs venus des pays arabes me demandaient si nous, les juifs d'Iran, faisons partie des dimis. Ne connaissant pas ce terme, je répondais « non » et leur en demandais le sens. Ils me racontaient alors que dans les pays arabes, pour vivre en paix, les juifs devaient payer un impôt supplémentaire à l'impôt régulier (dime).

En lisant ce livre, dont j'encourage la lecture à tous mes amis iraniens, tout est devenu clair dans mon esprit. La phrase qui était restée depuis des dizaines d'années au fond de mes oreilles trouvait soudain un sens. Un sens religieux, historique, politique, psychologique, philosophique.....

L'auteur du livre, avec des références bibliographiques très riches montre comment

cette notion d'« Impureté » (nadjes, la saleté par nature) concernant les non musulmans est venue des mollahs du sud du Liban et injectée au peuple iranien (l'histoire se répète). Il parle en effet d'une théorie de l'Islam chiite qui est à l'origine de relations tragiques entre des iraniens de confessions différentes, et en particulier de mauvais traitements et de tortures infligés à certaines catégories d'entre eux par d'autres. Toujours suivant cette théorie, il y aurait 3 catégories d'impuretés. L'impureté apparente, l'impureté officielle (schar'i) et l'impureté par nature.

L'impureté par nature, c'est l'impureté de l'âme qui est quasiment inscrite dans les « gènes » du sujet et qui est de loin pire que toutes les autres impuretés telles que celles nées du contact avec le cochon, l'urine ou les excréments (sic).

Même si je ne lis pas beaucoup, il est vrai, je prétends que ce livre est l'un des plus documentés et des plus intéressants que j'ai pu lire ces dernières années. En le lisant, j'ai réalisé encore une fois combien l'Histoire était mal enseignée dans nos écoles.

De mon pays, que j'ai quitté, il y a plusieurs dizaines d'années, et dont je porte l'amour dans mon cœur jusqu'à en souffrir, d'Ispahan, ma ville natale dont le doux accent des habitants caresse mes oreilles d'une musique mélodieuse, je n'ai appris en tout et pour tout, qu'une série d'assassinats et de meurtres entre rois et califes, des crevaisons d'yeux de prétendants éventuels au trône, voire leur castration.

De ce pays qui a été le premier à déclarer les droits de l'Homme, la liberté religieuse pour tous, l'égalité entre les hommes, je n'ai rien appris sur les raisons qui ont amené à sa décadence.

De Cheikh Bahaï, le nom de la rue parallèle à notre rue Djahanarâ, je ne sus uniquement « qu'il s'agissait d'un grand savant qui arrivait à chauffer l'eau des bains de toute la ville avec seulement une bougie ! » Je ne savais pas que ce monsieur, comme son nom ne l'indique pas n'était nullement bahaï, mais que ses théories ont certainement permis et facilité des années après sa mort la persécution des bahaï en Iran.

Cheikh Bahaï est né en 1546 à Djabal Amel, le sud du Liban d'aujourd'hui. Ses points de vue sont à l'origine des restrictions et persécutions des juifs, des zoroastriens et des chrétiens. Je ne savais pas que d'après Cheikh Bahaï, la guerre contre les juifs, les chrétiens et les zoroastriens était un devoir sacré afin de les forcer à se convertir à l'Islam. Le cas échéant, ils avaient la chance de bénéficier du titre de « dimi »

contrairement aux non croyants qui devaient mourir s'ils ne se convertissaient pas.



Synagogue d'Ispahan

Les dimis devaient obéir à la lettre aux lois fascistes qui leur étaient imposées et, toute transgression les rendait passible d'une mort atroce.

En lisant les théories de Cheikh Bahai qui ont justifié pendant des siècles sous le règne des safavis en Iran, la persécution des non chiites, je ne peux m'empêcher de faire des parallèles avec d'autres événements historiques : l'Islam au dessus de tout.

Les minorités devaient porter des morceaux de tissus distinctifs sur leurs vêtements de façon à être facilement visibles et identifiables par les musulmans. L'obligation était aussi pour les femmes juives de porter des clochettes aux chevilles avec des chaussures de deux couleurs différentes de façon à « être humiliées et indignées pour accepter enfin de se convertir ».

Je dois, cependant admettre « l'avantage » qu'avaient les safavites par rapport aux nazis. En effet, pour ces derniers, un juif restait un juif, même s'il en était descendant au 4^{ème} degré. Alors que pour les premiers, la conversion à l'islam modifiait la « nature » du sujet converti. Ce dernier devenait aussitôt pur et la valeur même de Sa vie progressait de 12 à 15 fois par rapport à sa valeur initiale ! Tout cela, grâce aux règles et aux commandements instaurés par Cheikh Bahai et ses disciples. La plus cocasse des règles concernant les minorités était la suivante : « la loi du Talion ne s'applique pas lorsqu'un musulman tue un non musulman, le musulman doit payer le prix du sang versé et subir un châtement corporel. Mais, si, un musulman prend pour habitude de tuer des juifs,

dans ce cas, sa condamnation à mort peut être envisagée ! » (sic).

La présence de certains religieux, intellectuels, généreux et libres tels que Mollah Hossein Feyz de Kachan rappelle les justes des nations qui, pendant la shoah, au péril de leur vie, ont défendu et sauvé des juifs.

Les hindous devaient prêter serment alors qu'on enfonçait leurs mains dans de l'huile en ébullition afin que leur plainte contre un musulman puisse être prise en considération. Cette pratique n'est pas sans rappeler certaines scènes de torture sous l'inquisition espagnole. L'historien Araquel de Tabriz, dans son livre paru en 1669 décrit les scènes tragiques où des juifs devaient quitter sur le champ leur maison pour partir vers une destination inconnue, dans un lieu désertique. La moitié d'entre eux devait périr en chemin car les autorités ne leur avaient même pas accordé les trois jours réclamés pour se préparer. Ce départ forcé rappelle les longues marches des déportés vers les camps de concentration pendant la deuxième guerre mondiale.

J'encourage à la lecture de ce livre tous ceux qui veulent comprendre les racines du fanatisme qui tel le mythe peut ronger jusqu'à l'anéantissement les fondements d'une civilisation. Autrement l'Histoire ne se répéterait pas mais elle « bégaierait ».



Pont aux 33 arches (Sio-seh-pol) d'Ispahan

Ce livre pourrait également être une source de recherche pour les sociologues, psychologues et psychiatres afin d'étudier le parallèle entre les religions et leur interprétation perverse avec des pathologies telles que la névrose obsessionnelle et la paranoïa, mais ceci est une autre histoire.

Mais au fait de quoi parlais-je ? « Salimpouri, toi-même tu es propre, c'est ta nature qui est impure ! »

Alain Salimpour (Nice)

NB : le « i » à la fin d'un nom propre en persan traduit une proximité voire une franche sympathie.

Nous remercions très vivement Hélène France pour ses magnifiques photographies d'Ispahan.

La logique méconnue du *Capital* [Communiqué]

Avec la brutale aggravation de la crise mondiale du capitalisme que nous avons connue au cours des deux dernières années, la nécessité s'est fait sentir de disposer d'éléments d'analyse de cette crise. Mais, plus fondamentalement encore, c'est l'exigence d'une matrice permettant d'élaborer de tels éléments qui s'est imposée, de manière à pouvoir suivre en continu une crise qui n'est pas prête de se résorber.

Or, pour une bonne part, cette matrice est déjà constituée dans *Le Capital*, l'œuvre majeure de Marx, à la condition de la prendre dans sa totalité et de ne pas se contenter, comme on le fait encore trop souvent, de la découper à loisir, en la réduisant à quelques morceaux choisis, fût-ce des morceaux de choix. Aussi l'ambition de cet ouvrage est-elle de présenter l'ensemble du *Capital*, ses trois et même quatre Livres, en en restituant la logique interne et le tout en... 128 pages ! Impossible ? A vous de juger ! C'est en tout cas une vraie gageure qui m'a amené à privilégier un fil conducteur dans la lecture du *Capital* : l'analyse de l'autonomisation de la valeur qui institue ce monde à l'envers, « notre » monde, où les choses commandent aux hommes, où les producteurs sont tenus de se courber et de se prosterner devant leurs propres produits devenus marchandise, argent et capital comme devant des fétiches.

L'ouvrage ne prétend nullement se substituer au *Capital* lui-même. Il fournit tout au plus une introduction et une incitation à sa lecture. Il cherche à convaincre le lecteur que, si les analyses du *Capital* sont quelquefois difficiles, elles ne sont jamais incompréhensibles et que se les approprier est possible mais aussi nécessaire à la transformation du monde actuel : au renversement de ce monde à l'envers, de manière à ce que les producteurs associés redeviennent maîtres de leurs conditions de production.

Cet ouvrage inaugure par ailleurs une nouvelle collection *Empreinte* des Editions Page deux, que j'aurai l'honneur de diriger. Cette collection éditera des ouvrages destinés à présenter, selon le même format réduit, des synthèses thématiques, claires, informées et argumentés, de manière à nourrir une

intelligence critique de la situation actuelle de l'humanité et des possibilités de la libérer de l'emprise du capitalisme.

Alain Bihl (Besançon)

Le Volantino et la recherche en pharmacologie

De nombreux lecteurs ont - en toute amitié -, reproché au Volantino de négliger les neurosciences et la psychopharmacologie. Nous en prenons bien volontiers acte et nous avons déjà obtenu la promesse de deux articles du Professeur Zsizsik Janos pour nos prochains numéros.

Il s'agira du compte-rendu de plusieurs études multicentriques en double aveugle réalisées par des équipes européennes renommées, qui ont toutes publié en ligne leur déclaration d'absence de conflit d'intérêts avec l'industrie du médicament.

Deux molécules ont été ainsi étudiées dans tous leurs aspects, de l'efficacité clinique aux effets indésirables, dans des conditions de rigueur et d'objectivité scientifiques que l'AFSSAPS* ne renierait sans doute pas.

Il s'agit du Paranox LP 400 ®, indiqué dans le traitement des troubles du caractère et du comportement, survenant notamment en cas de stress professionnel, et de la L-Θ-szapine (DCI), tout particulièrement indiquée dans les troubles métaboliques de l'andropause, dont le Professeur Zsizsik, de l'Université de Klow, est un des spécialistes mondiaux reconnus.

Nous espérons ainsi donner satisfaction aux lecteurs qui s'intéressent légitimement aux progrès des sciences dures autant qu'à ceux des sciences humaines.

*Agence Française de sécurité sanitaire des produits de santé.

La citation du moment

Le Dr Federmann nous écrit, au lendemain des élections en Hongrie :

« Les deux tiers des Hongrois partagent nos idées, même s'ils ne le savent pas encore... ».

Grégoire ou l'éblouissement - Portrait d'un peintre d'icônes

[Quatrième et dernière partie sur quatre]

Après *Les Possédés*, c'était maintenant dans *L'Idiot* qu'il était. Sa folie ayant changé de forme, il était devenu l'un de ces fols en Dieu, qu'estiment tant les orthodoxes; sur cette voie, cependant, le surpassait son disciple, à qui il apprenait à faire des icônes, ce frère Gilles qui en tout voulait l'imiter, au point de devenir encore plus fou que lui; car celui-ci, de se sentir déjà au paradis, allait aussi nu que nos premiers parents, pour la plus grande joie des enfants de l'école – jusqu'à ce qu'il finît interné.

Mais de son propre internement, de ses crises, et de son désespoir, qu'avait-il fait, Grégoire? Où étaient, en cet être si doux, ses colères et ses emportements? Une telle métamorphose était-elle l'oeuvre des médicaments, de sa conversion, ou simplement du temps?

Et moi, pourquoi faut-il toujours que dans les êtres comme les oeuvres, je préfère les couches les plus profondes, et les plus sombres – celles qu'ils font tout, généralement, pour oublier?

A moins que ce ne soit la plus profonde de toutes, précisément, qu'ait retrouvée Grégoire, et qu'en-deçà de ses turbulences, il soit revenu à l'insouciance fantaisie de son enfance. Il riait de tout, raconte-t-on, y compris de ces moines trop noirs qui étaient venus le rejoindre, et auxquels il semblait préférer le gris plus humble des moineaux. Dans son retour à l'origine, il n'avait pas seulement retrouvé Dieu, ou un morceau de Russie, mais les petits bonheurs de ses cinq ans. Et sous son visage tourmenté, en apparut un autre, de sourire et de bonté – pareil à celui que révèlent les icônes.

A nouveau je regarde, sur cette photo en noir et blanc, ce visage au regard bleu – et je ne trouve qu'un mot, pour dire ce que je ressens: il m'émeut. Dans cette ombre de sourire, on devine que cet homme ne sortait jamais de l'intime, et qu'il y ramenait tous ceux qu'il rencontrait.

Il devait aussi se tenir dans cette lumière qui baigne ses icônes, et qui devait lui faire voir les anges. Dans ses notes, il écrivit que

pour les hommes, cela reste une souffrance terrible d'avoir été séparés des anges. Lui, toute sa vie, il essaya de les rejoindre; et sans doute qu'il y réussit. Quand sa foi vacillait, pour la retrouver il lui suffisait de croiser, sur le chemin du village, un enfant au regard bleu, d'un bleu tel qu'il ne pouvait douter que ce fût là un ange.

Il aimait tant représenter, comme dans cette église, la Trinité sous forme de ces trois inconnus, que comme Abraham on rencontre un jour, sur une route, par hasard, puis qui se révèlent des anges. Sur ces fresques d'ailleurs, ses contours se sont adoucis au point que tous les hommes ont l'air d'anges, attendant seulement qu'on ait le dos tourné pour s'envoler, ou se dissoudre en lumière.

Et pour que celle-ci n'éblouisse pas trop, l'or de ses auréoles il le recouvrit d'un glacis de terre ocre – comme si par là encore, il unissait le ciel et la terre, les couleurs et la pure lumière. Certes à la fixer, autrefois, ses yeux s'étaient brûlés; mais à la lumière, maintenant, ils s'étaient habitués – comme les miens, ou ceux de Léonide, dans cette église où d'abord on ne vit rien, mais où ensuite, à la clarté des cierges, apparurent tous ces ors, et leurs scintillements. Pas besoin de vitraux, dans ces églises d'Orient, où l'on ne se contente pas d'une lumière extérieure, qui éblouit, mais où se cherche celle qui vient du coeur.

“Laisser travailler les icônes”, comme disait Léonide, c'est peut-être laisser cette lumière nous envahir; car se convertir, pour ces hommes d'Orient, c'est se métamorphoser, et devenir lumière. “Nous serons transformés de clarté en clarté”, disait un saint. Les saints de là-bas, comme ce célèbre Séraphin, ils devenaient des torches vives, aveuglant ceux qui étaient moins transparents.

La lumière, chez ces chrétiens-là, c'est Dieu déjà qui descend sur terre; et en elle on ne sait plus où finit le matériel ni où commence l'esprit. Si dans les icônes il n'y a pas d'ombre, si la lumière n'a pas de foyer, c'est qu'elle pénètre tout, par ce fond d'or, qui à la manière d'une iconostase, révèle Dieu en même temps que son opacité. Pas de point de fuite, ici, la perspective s'inverse, faisant tout converger vers celui qui regarde. La gravité même s'inverse, et au lieu d'être attirés par la terre, les corps ici s'envolent. Dans cette folie où met Dieu, jusqu'aux auréoles débordent des cadres.

Peindre, pour ces hommes-là, c'est simplement déborder de lumière, et rayonner; et restaurer, sans doute, se débarrasser de tout ce qui nous en empêche. Retrouver par quoi l'homme est à l'image de Dieu, outre par la barbe ou bien la moustache.

Comment donc continuer à travailler ici, sans me laver les yeux, la tête et le reste? Puisque pour rendre à ces fresques leur lumière, il faudrait d'abord que je devienne lumineux.



Isolabona

D'ailleurs aujourd'hui je ne pourrai travailler: l'église sera fermée, un enfant doit se faire baptiser. Aujourd'hui sans doute y aura-t-il un peu plus de monde que d'habitude, dans cette église, et autre chose que des pleureuses ou des vieillards vêtus de noir. La curiosité me prend, de voir ce qu'est une fête, pour ces chrétiens d'Orient. Comme chaque jour, par conséquent, je me rends à mon église.

En effet, cette fois, elle est pleine de fidèles, et de cierges, elle est toute claire, comme je ne l'ai jamais vue. La lumière des lustres parfois se modifie, tantôt plus douce tantôt plus dense, comme sur une scène où des effets de lumière soulignent ce qui se joue. C'est bien à un spectacle qu'il me semble assister, mais un spectacle qui serait absolu, comme celui que voulait Kandinsky, et qui comblerait tous les sens – la vue par ces ors, l'ouïe par ces chants, si somptueux qu'il me semble entendre Grégoire, l'odorat par cet encens, qui bizarrement, aujourd'hui, me grise plus qu'il ne m'écoeure.

Il est vrai qu'aujourd'hui, les papes ne sont plus en noir, mais pleins de broderies, comme des tapisseries qui se seraient faites chair. A ce russe de leurs psalmodies, bien sûr, je ne comprends toujours rien, mais puisqu'aujourd'hui tout me paraît différent, de m'être incompréhensible cette langue se dissout en musique. Ne répètent-ils pas, ces

chrétiens d'Orient, que Dieu ne peut se comprendre, mais seulement se sentir, comme une bouffée d'encens?

Ici, lors d'un baptême, c'est tout le corps de l'enfant qui est plongé dans l'eau. Ici le corps entier paraît aussi sacré que l'esprit. Trois fois l'enfant s'enfonce dans l'eau, comme Grégoire dans sa Krestovka; et chaque fois, c'est comme s'il mourait. Puis chaque fois il s'en sort, et revient parmi les vivants, comme Grégoire ou Léonide chaque fois qu'ils échappaient à la mort.

Et trois fois, pour cet enfant qui ne sait encore parler, le pape dit: "je renonce". Revenant ainsi à la vie, il est vrai qu'on renonce à une part du passé, à ce qu'il eut de lourd, à tout le mal qu'on s'est fait. Mais un tel repentir, disent ces chrétiens de Russie, est moins un regret du passé qu'une transformation de l'avenir. "J'espère", pourrait-on dire aussi, et le répéter trente-trois fois. Car aujourd'hui, ajoute le pape, "toutes choses sont devenues nouvelles". C'est cela que Grégoire devait penser chaque matin.

C'est cela aussi que je devrais me dire: restaurer, au fond, c'est encore une façon de créer. Entre Grégoire et moi, peut-être n'y a-t-il pas de discontinuité.

Soudain mon regard tombe sur la fresque du Baptême du Christ, où tout le fleuve se soulève, pour accueillir l'homme-Dieu, à qui les poissons mêmes font fête. Et je me souviens que c'est la veille de cette fête qu'il est né, Grégoire, au bord de ce fleuve que saluaient les Tsars.

Mais alors s'ouvrent les portes royales, révélant, en pleine lumière, cette Mère peinte par Grégoire, qui tente d'arracher son Fils à la mort. Et pour la première fois, je vois tous ces petits traits clairs, que dans son visage ont creusé les larmes. Comme si c'était surtout où sont passées les larmes que va se loger la lumière.

Et soudain, étreignant ce cadavre, elle me fait sentir à quel point il est mort, Grégoire. J'ai beau raconter son histoire, et moi aussi vouloir le ramener à la vie, c'est sous terre qu'il est aujourd'hui, et cette fois n'en sortira plus, et plus jamais ne verra la lumière.

Maintenant c'est à moi que des larmes montent aux yeux, j'ai beau me trouver ridicule, de me mettre à pleurer, au milieu de ces étrangers, comme l'autre soir cette femme en noir, à croire que c'est cette église qui fait pleurer tous ceux qui passent son seuil. Je ne

sais même pas pourquoi je pleure, au fond, mais bizarrement ça me soulage, ça m'*allège* comme une peinture dont on retire le vernis, ça me *purifie* comme lorsqu'on enlève les surpeints, ça me *restaure* comme quand on se risque aux retouches.

C'est comme une pluie, brusquement, l'une de celles où se jetait Grégoire, l'une de ces pluies qui tombent sur une terre asséchée, et alors qu'on n'y croyait plus, fait soudain reverdir l'arbre qu'on croyait mort.

D'ailleurs qu'est-ce d'autre, une icône, qu'un morceau de bois mort? Et le restaurer n'est-ce pas lui rendre ses racines, même sa frondaison, pour qu'à nouveau il puisse savourer la lumière?

Bien sûr il est en terre, Grégoire, mais ses icônes sont là, dans la lumière.



Avignon, Eglise Saint-Pierre

C'est la fin, maintenant, de ce baptême, et comme les autres fidèles, je vais vers la sortie. Le pope, là, me tend une sorte d'hostie. Je bredouille que je ne suis pas orthodoxe – n'osant pas dire que je ne suis même pas chrétien. "Ce n'est rien, répond-il, ce pain-ci c'est pour tout le monde, il est seulement béni." Alors je prends ce morceau de mie, puisqu'ils mettent ici du levain dans leur pain, sachant ce qu'il faut de force pour soulever un corps.

"Vous croyez bien à quelque chose?" me demande alors ce pope en souriant. "Je crois en ce qui pousse un homme à peindre des icônes." C'est tout ce que je peux répondre, sans lui mentir, ni me trahir.

Mais sur les visages de ceux qui m'entourent, il me semble maintenant voir des petits traits clairs. Il y a de quoi s'inquiéter: sans doute ne suis-je pas loin de voir un saint dans tout homme que je croise.

Dans sa cabane, à quelques kilomètres de Paris, Grégoire passait des heures à regarder

des livres sur les icônes ou les églises de Russie. Il savait que jamais il ne les reverrait, jamais il ne retournerait dans son pays, où presque toutes les églises, à présent, devaient être détruites. Dans un livre paru après l'avènement des Bolcheviks, il avait vu la photo d'une cloche brisée dans la neige. De si bien dire sa nostalgie, ce devint sa photo préférée – vu qu'elle était telle, sa nostalgie, qu'afin de retrouver son pays, à présent il lisait jusqu'à des livres de Bolcheviks. Et dans l'Union Soviétique, bientôt il n'entendit plus qu'un nouveau nom de l'Empire de Russie.

Avec ces frères qui l'avaient rejoint dans son skit*, il n'en rendait pas moins, chaque jour, hommage aux morts, et en particulier à ceux qui étaient restés au pays, comme à sa mère, et même à son père. A ceux qui étaient encore en vie, en Russie, il envoyait des icônes qu'il avait peintes, en espérant qu'elles échapperaient au contrôle des Bolcheviks. Ceux qui lui rendirent visite, attirés par ce qu'on racontait de lui, furent frappés de voir à quel point il vivait toujours comme s'il était en Russie, se parlant russe à lui-même, s'il n'y avait personne pour le comprendre, et le reste du temps gardant un tel accent qu'on eût pu croire que c'était encore sa langue.

Dès qu'un visiteur se profilait, il saisissait cette occasion pour montrer ses précieuses photos, ou parler de son pays. Car toutes ces années de solitude, loin d'entamer son goût de parler, n'avaient fait que l'aiguiser. Il ne tarissait pas, et après la Russie passait à l'Occident, ou à la politique lorsqu'il avait épuisé l'art. On eût dit que tout ce qu'il y a d'humain, à présent, le passionnait. Bien sûr il préférait toujours le réalisme russe au cubisme de Paris; mais lorsqu'en sa vieillesse il se remit à voyager, comme si une dernière fois il voulait savourer le monde, ses compagnons dirent qu'il s'émerveillait de tout ce qu'il voyait. A Rome ce furent les catacombes, qui peut-être lui rappelèrent le sous-sol de cette église; dans le centre de la France, ce furent des abbayes; dans le Sud, un musée Cézanne, ou même un autre de Toulouse-Lautrec. Il ne cessait de faire des croquis, de ces oeuvres si éloignées de lui – comme si tout lui était devenu proche. Et puis c'était les paysages, comme dans sa jeunesse, qu'il dessinait, comme pour mieux les regarder, comme si son oeil, ses doigts, étaient devenus insatiables de la beauté du monde.

*Lieu de retraite des moines orthodoxes

Et lorsqu'il revint dans son Skit, à côté d'un saint de Russie, il peignit sainte Geneviève, cette patronne de Paris qui avait été son ennemie, mais avec qui il avait fait la paix, ainsi qu'avec le reste, maintenant qu'en lui s'étaient réconciliés le présent et le passé, l'Occident et l'Orient, même son père et sa mère.



Isolabona

Autrefois ceux qui s'extasiaient de la beauté de ses icônes, il les aurait tués, hurlant qu'une icône ce n'est pas de l'art, mais la trace ou le commencement d'une prière. A présent qu'il disait peindre pour ceux-là mêmes qui ne croyaient pas, n'importe quel compliment lui faisait plaisir.

Il paraissait toujours content de voir venir quelqu'un, et pour lui ne semblait alors plus exister que celui qui lui faisait face. Mais quand celui-ci s'en allait, Grégoire ne s'en réjouissait pas moins. Enfin il allait pouvoir se remettre à peindre; toutes ces heures à parler, soudain, lui paraissaient du temps perdu. Toute surface vide, en sa chapelle ou sa cabane, lui devenait parfois une souffrance. A sa mort, on trouva au Skit des centaines d'icônes, quoiqu'il en ait donné à tour de bras, en offrant à ce maçon qui lui avait appris à faire des fresques, à l'institutrice du village, au boucher même, qui vivait de cette viande que haïssait Grégoire. Serge le grondait de ne pas se faire payer, mais ne savait plus quoi en faire, de toutes ces images saintes; c'est aussi pour ça qu'il l'incita à en expédier en Russie – la Russie c'est vaste, et puis il y avait là-bas les Bolcheviks, pour détruire tout ce qu'ils trouvaient d'icônes.

Mais peu à peu revinrent les maladies, qui déjà l'avaient terrassé lorsqu'il était enfant – comme si sous les couleurs, reparaisait le fond sombre. Ce furent d'abord les nerfs, évidemment, puis les artères, usées par une

tension trop forte, à toujours peindre ainsi. A moins qu'en cela aussi, il eût voulu réunir les contraires, la souffrance et sa joie, et mettre celle-ci à l'épreuve de la première. Et comme si ça ne suffisait pas, il y eut encore le diabète, puis le cancer de l'estomac. Qu'est-ce qui ressortait là, qu'il n'eût pas digéré? Enfin le coeur céda, le laissant à moitié paralysé.

Là il se révolta, de ne plus pouvoir peindre. Puis il apprit à peindre à moitié couché. Et de sa bouche un peu tordue par son attaque, il se remit à sourire. Se réjouissait-il de pouvoir aller par là au bout de cette folie où l'avait plongé Dieu? Comme ce paralysé, en tout cas, à qui Dieu ordonna de se lever, il réapprit peu à peu à marcher.

Ce qui l'inquiétait le plus, c'était sa vue, que faisait baisser le diabète. Puis il se dit que si Dieu le veut, un aveugle même peut peindre, et que cette lumière des ténèbres, dont parlent les saints, il la connaissait depuis son enfance, qu'avaient baignée les nuits lumineuses de son île.

Déjà se brouillaient pour lui le rouge et le vert, le ventre de ce petit oiseau d'hiver et le fond de gazon, la couleur de l'Incarnation et celle de l'Esprit. Peut-être est-ce pour ça, que le vert envahit ses dernières fresques, comme l'Esprit qui, au dernier jour, se répand sur toute chair. Et comme pour faire contrepoids à cette mort qui s'immisçait en lui, ses couleurs se firent étonnamment vives, son bleu vert virant au turquoise. Comme si une dernière fois, il avait voulu savourer les couleurs dans toute leur intensité.

Moi j'aime imaginer que ce mal qui lui volait ses yeux, lui faisait voir aussi, partout, des auréoles, sur la tête de ses moineaux comme des moines.

En tout cas elles devinrent étranges, ces auréoles qu'il traçait sur ses fresques, les entourant de rouge et de blanc, comme pour réconcilier jusqu'aux Rouges et aux Blancs de son pays; ou comme s'il avait voulu signer, ses dernières oeuvres, jusqu'au bout s'affranchissant de la tradition, selon laquelle le peintre d'une icône ne peut y laisser son nom. Peut-être qu'il voulait laisser trace, de cette étrange paix qu'il avait atteinte, en dépit de toutes ses maladies.

Je finis par aller les voir, les fresques de son skit; et je dois bien reconnaître qu'elles sont un peu grossières, comparées à celles de mon

église. On y sent le tremblement de sa main, les raideurs de la paralysie, et cette urgence de finir, comme dans les catacombes, sur les fresques des premiers chrétiens, comme lui menacés sans cesse par une mort imminente.

Mais comment ne pas voir, sous ces traits incertains, le plus juste visage de ce Dieu qui voulut mourir, pour mieux se faire humain?

A Serge il essayait de dissimuler à quel point il était malade, pour lui éviter du souci, évidemment, mais aussi parce qu'il n'avait pas envie de se soigner – et en particulier, de manger de la viande, comme il aurait dû le faire pour se fortifier. Un jour pourtant, tandis que Serge marchait vers le skit, un automobiliste proposa de le déposer – et celui-ci, par un hasard heureux qu'il appela Dieu, se révéla être non seulement médecin, mais orthodoxe. Serge l'amena alors à Grégoire, se disant que, aussi buté fût-il, il n'oserait refuser les soins d'un frère. Pour lui faire plaisir en effet, Grégoire fit mine d'accepter ses remèdes. Mais dès qu'il eut le dos tourné, il alla les enterrer. Serge ne retrouvant pas les boîtes vides, lui fit une scène. Alors Grégoire, pour n'avoir plus à y penser, prit tous ses médicaments à la fois – ce qui le rendit encore plus malade, ainsi qu'il voulait le prouver.

Il préférait s'en remettre à la sainte du pays, cette Geneviève qui lui était devenue si chère, expliqua-t-il à Serge. Celui-ci renonça à le convaincre, mais dès lors prit quelque distance, pour ne pas assister, aussi impuissant que révolté, à cette longue agonie, qui lui aussi le rendait malade. Il demanda à l'un des moines qui vivait là de prendre la relève, auprès de Grégoire, et désormais ne vint plus qu'une fois par semaine, pour l'office du dimanche.

Plus encore que son attaque, pour Grégoire ce fut le coup fatal. Avec Serge il perdait celui qui plus de vingt ans avait veillé sur lui, celui qui de sa vie l'avait le mieux compris, le seul dont la présence ne l'empêchait pas de peindre.

Mais moi, que suis-je train de faire, mettant tant de soin à réparer ces fresques, d'un homme qui refusait de se soigner lui-même?

Désormais, en peignant, il écouta de la musique, à la radio, sur une chaîne dont le présentateur avait un accent russe. Il n'y a que quand c'était du piano, qu'il éteignait, pour ne pas entendre tout ce qu'il aurait voulu jouer. Lorsque c'était du Bach, pourtant, il ne

résistait pas. Alors il s'arrêtait de peindre, pour écouter; et ses yeux presque aveugles, d'un bleu toujours plus clair, se remplissaient d'eau, et de lumière.

Quant à parler, il ne fallait maintenant plus y songer, entre ce frère qui prenait soin de lui, aussi taiseux qu'un sanglier, mais bien plus renfrogné, et ce fou de frère Gilles, qui avait été musicien, paraît-il, mais à présent ne parlait plus qu'aux anges. D'ailleurs Grégoire n'avait sans doute plus envie de parler, maintenant que Serge l'avait abandonné, comme Léonide – comme si toujours ses amis, dans les pires moments, la folie ou même l'agonie, devaient le laisser seul.

Se souvint-il alors du Psaume qu'il préférait, lorsqu'il psalmodiait en banlieue, ce Psaume où un homme demande à son Dieu pourquoi Il l'a abandonné? Du moins il dut comprendre pourquoi, dans son pays, on appelait l'Enfer *l'Empire de l'absence*.



Isolabona

Vint le moment où même couché, il ne put plus peindre. Dès lors il passa tout son temps à regarder ses livres sur la Russie, ou à vomir. Ne l'intéressaient plus que les visiteurs qui avaient vu son pays, et pourraient peut-être lui donner des nouvelles d'une de ses icônes – en particulier de celle qui, malgré les Bolcheviks, était très vénérée dans une église de Moscou. Il s'agissait d'un saint, un certain Spyridon, dont j'ignore ce qu'il a fait pour devenir saint; mais par la main de Grégoire, il acquit une telle aura que devant lui, il fallut de solides candélabres, pour que les fidèles ne l'abîment pas à force de l'embrasser.

Sans doute les popes, là-bas, à cette époque où les icônes se faisaient rares, étaient-ils plus soucieux de les conserver que les responsables de cette église. Devant ce Spyridon, cependant, on ne cessait pas de chanter, cette piété-là faisant moins de dégâts; on priait aussi pour Grégoire, et sa santé. Peut-être aurait-il guéri,

si on lui avait rendu son icône, comme cet homme à qui on apporta l’empreinte du Christ.

Qu’éprouvait-il, Grégoire, à l’idée qu’une de ses oeuvres était l’objet d’un culte? Toute icône, bien sûr, est censée contenir une part de sacré; mais si elles ne sont pas toutes également vénérées, n’est-ce pas que l’art, tout de même, a quelque chose à y voir? Et de savoir son saint derrière une barricade de cierges, ne se demandait-il pas, parfois, si sa main n’avait pas, ou du moins avait eu, quelque chose de divin?

Je l’imagine, son Spyridon, d’après celui qu’il a fait dans cette église. Bien sûr il porte une flamme, comme une parcelle de cette lumière à laquelle le peintre voua sa vie; mais pour le reste, avec cet habit raide, il a l’air d’un tapis – ou plus exactement, avec ces croix noires sur fond blanc, d’un Malévitch. Comme si Grégoire, pour finir, même en peinture s’était réconcilié avec son pire ennemi.

Ainsi qu’il l’avait crain, il était maintenant presque aveugle; car en plus du diabète, il y avait eu toutes ces nuits, où ses yeux s’étaient épuisés à peindre presque dans l’obscurité, vu qu’il ne tolérait aucune lumière artificielle, mais seulement des cierges. Maintenant même en plein jour il n’y voyait plus clair, et en plus, devant sa fenêtre, les arbres avaient poussé, depuis vingt ans, et il ne prétendait pas plus les tailler que déranger ses araignées. Pour qu’il lui reste, malgré tout, quelques lueurs, ce maçon qui lui avait appris à faire des fresques, lui proposa donc d’agrandir sa fenêtre. Pour une fois, il fut d’accord de changer quelque chose dans sa vie; mais il ne vécut pas assez longtemps pour voir ce changement. Sans doute n’était-ce plus de cette lumière-là qu’il avait le plus grand besoin.

Un matin il se sentit mieux, et en dépit de ses mains raides, se mit en tête d’achever une icône qu’il voulait offrir, pour se faire pardonner, à ce médecin qui avait essayé de le soigner. Il s’agissait, cette fois, d’un saint Thomas. S’il choisit celui-là, fut-ce pour exorciser ses derniers doutes? Ou pour rappeler, une dernière fois, qu’il s’adressait aussi à ceux qui ne croyaient pas, ou seulement à moitié?

Puis il mourut, sans achever son icône, se reprochant peut-être toutes celles qu’il n’avait pas faites.

Dans cette église aussi, certains visages restent inachevés; et au fil des années, les lacunes du commencement se confondent avec celles de la décrépitude.

Ce n’est pas au cimetière des Russes, près de Paris, qu’il avait décidé de se faire enterrer; la terre qu’il voulait nourrir, c’était celle de ces arbres; et puis il voulait pourrir seul, comme il avait vécu.

Mais la loi française ne permet pas aux gens de pourrir où ils veulent. Pour avoir le droit de ne pas aller au cimetière, il fallut le soutien de Russes bien placés, et une vingtaine de jours. Dans son cercueil de zinc, Grégoire dut se mettre à puer; mais de son vivant déjà, il y avait tellement habitué ses frères, qu’ils durent à peine remarquer cette nouvelle odeur. Certains dirent même que c’était une odeur de sainteté; d’autres racontèrent que, des fentes du cercueil, filtraient comme une lumière bleutée.

Enfin on put le mettre en terre, entre les sangliers. Seule une légère bosse, aujourd’hui, indique qu’il est là, enfoui sous le lierre, entièrement fondu dans le vert de l’Esprit. Seuls quelques myosotis, autour, rappellent que ses yeux furent bleus.

Et seul un journal local mentionna, en une ligne, la mort de ce peintre bizarre, qui peignait des icônes. Dans la poche de son habit noir, pleine de couleur, sa carte de séjour lui permettait de rester encore sept ans en France. Qu’aurait-il fait, après? S’il était retourné en Russie, où tout avait tellement changé, depuis son enfance, ne s’y serait-il senti, plus que partout ailleurs, en exil?

Quant aux fresques qu’il avait faites, dans cette chapelle au milieu des bois, l’humidité qu’il y a là les rongea mieux encore que celles de cette église. Là ce furent des pans entiers de murs ou de vêtements, qui dans l’image des saints, finirent en bouillie. Quant à ses icônes de bois, ses frères usaient de tant de cierges qu’elles finirent carrément noires; et celui d’entre eux qui avait pris soin de Grégoire, reportant maintenant cette vigilance sur ses icônes, ne voulait pas les confier à un infidèle de mon espèce.

En marge de ses icônes, on retrouva aussi les notes qu’il avait prises pendant plus de vingt ans. Comme ses papiers étaient plus ou moins dans le même état que ses oeuvres, et qu’en plus son écriture était illisible, ses frères

se dirent que pour la déchiffrer, il fallait plus que la patience d'un moine. Alors ils allèrent chercher la soeur, la brave Olia dont on ne se souvenait qu'au moment où l'on avait besoin d'elle. Elle ne s'empara pas moins de cette occasion de retrouver son frère, et même de lui rendre voix, dans sa belle langue russe. Se posant dès lors en gardienne du temple, elle prit plaisir à raconter, à qui voulait l'entendre, les plus menus souvenirs de son enfance – et même à les enjoliver un peu, pour que nul ne doute plus que son frère était un élu de Dieu.

Dans cette église, il ne manqua pas de la représenter, sainte Olga; et comme par miracle à nouveau, le visage de celle-ci est resté parfaitement intact. A l'image, peut-être, de cet amour que Grégoire, jusqu'à la mort, sans plus avoir besoin de la voir, garda pour sa grande soeur.

Mais Léonide, que devint-il? Dès que le calme fut revenu, après la guerre, il se mit à enseigner, l'art de faire des icônes. Par les siennes, sans doute, n'espérant pas survivre, il préférait assurer sa postérité par des disciples. Comme il pensait qu'en Occident, les icônes étaient mal comprises, il se mit aussi à expliquer de quelles sources elles étaient issues. Il raconta l'histoire des conciles et des briseurs d'images – sans dire qu'un jour, il fut des leurs. Il ajoutait que depuis Roublev, la vie des icônes semblait tarie; mais par là n'évoquait-il pas ce désert qu'était devenue sa vie, depuis que s'en était retiré Grégoire? Dans ses livres, en tout cas, reconnaissant une certaine renaissance au vingtième siècle, il faisait figurer des icônes de celui qui avait été son ami, plutôt que les siennes.

Et tandis que Grégoire, avec le temps, s'était de plus en plus ouvert à l'art de l'Occident, Léonide, qui avait tellement admiré celui-ci, peu à peu s'y fermait – comme pour mieux prouver qu'il était devenu un parfait orthodoxe. Il critiquait cette manière, superficielle, dont les Occidentaux traitent la lumière, en clairs-obscur, qui s'arrêtent aux effets pour négliger la cause. Il attaquait cet art qui ne vise que la beauté – voulant oublier que celle-ci avait été sa tentation suprême.

Pour lutter contre ses remords, ses doutes, ses angoisses, il travaillait sans trêve, en cela pareil à son ami. Quand il ne peignait pas, il sculptait le bois, le métal, jusqu'à la pierre. Allant toujours vers ce qui lui était le plus dur,

comme pour expier, lui qui avait tant de mal à parler, et particulièrement en public, devint conférencier. Ce faisant il retourna jusqu'en son pays – dans la ville même de Grégoire, qui maintenant s'appelait Léninegrad. Et lorsqu'il vit tout le monde qui était venu, pour l'écouter, il ne put s'empêcher de penser que pour les icônes, du moins, le communisme avait presque été une chance.

Au fil des ans, les icônes il se mit aussi à les restaurer – à défaut de pouvoir apporter tous les repentirs qu'il aurait voulu à son passé. Sans doute eût-il aimé, entre autres, restaurer cette église, qu'il avait peinte avec cet homme incroyable, qui avait été son ami. Puis comme celui-ci, Léonide s'éteignit. Mais pour que jusqu'au bout leurs destinées se croisent, il mourut la nuit, en hiver, après être né en été – quand Grégoire, né l'hiver, mourut par un beau jour d'été. Et Léonide, qui avait vécu parmi ses semblables, se fit enterrer avec eux, au cimetière des Russes, où l'attendaient déjà tant d'exilés enfin revenus à leur terre natale. D'ailleurs ce sont des arbres de leur pays, des sapins et puis des bouleaux, qui poussent là, dans une lumière un peu triste, pareille à leurs sourires de Russes. Et sur sa tombe, sous cette croix en bois qu'il avait sculptée, on vit fleurir, Dieu sait pourquoi, une multitude de myosotis.

Mon travail dans cette église s'achève, quoiqu'il me laisse moins satisfait encore que Grégoire et Léonide réunis. Mais j'ai fait ce qui était possible sans outrepasser la prudence, et il est vrai qu'au moins je n'ai pas fait de dégâts. Nulle part je n'ai arraché de pigment, et malgré tout, ces fresques sont maintenant plus claires. A moins que ce ne soient mes yeux, évidemment, qui y voient mieux. Mais dans ce cas même, je n'aurais pas travaillé pour rien. Bien sûr je ne suis pas converti, mais plus que jamais je crois à cette lumière, qu'en effet ils m'ont appris à mieux voir. Ce matin, en entrant dans l'église, j'ai enfin remarqué que comme toutes celles d'Orient, elle se tourne vers le soleil qui se lève. Sous ses premiers rayons, un pigeon picorait; et sans doute de sembler doré, dans cette lumière, je l'aurais bien pris pour cet oiseau de l'Esprit, que Grégoire fit voler dans tant de ses icônes.

- FIN -

Sandrine WILLEMS (Nice)

Congrès & Rencontres

France

Toulon, 29 avril 2010

La librairie La Nerthe et les Editions Erès vous invitent à une rencontre-débat présentée par

Jean-Yves Feberey, Psychiatre psychanalyste, chef de service au Centre Hospitalier Henri-Guérin à Pierrefeu-du-Var et Florian Ben Soussan, Psychologue clinicien, service de psychiatrie 83G04 à la Seyne-Sur-Mer à l'occasion de la parution de l'ouvrage **LEXIQUE DE BIOPOLITIQUE** - Les pouvoirs sur la vie publié sous la direction de R. Brandimarte, P. Chiantera-Stutte, P. Di Vittorio, O. Marzocca, O. Romano, A. Russo, A. Simone

le jeudi 29 avril 2010 à 18h
à la Librairie La Nerthe - 17 rue Paul-Lendrin
- 83000 Toulon - tél 04 94 87 77 49

Maroc

Marrakech

Semaine du 06 au 12 juin 2010

Congrès sur la Clinique Interculturelle de l'Asceidoh et de Psy Cause :

Corps et langage - Quand l'esprit parle au corps

Contacts :

Mme Brando Ikrame, Psychologue clinicienne, Coprésidente du congrès, Pôle Avignon Sud Durance, Centre Hospitalier de Montfavet, 84 143 Montfavet-Cédex
Téléphone : + 00 33 (0) 4 90 03 89 30

Mme Claudine Fuya, Psychologue clinicienne, Coprésidente du congrès, Pôle Centre Est Vaucluse, Centre Hospitalier de Montfavet, 84 143 Montfavet-Cédex
Téléphone : 00 33 (0) 4 90 03 90 93

<http://www.psycause-asceidoh-marrakech2010.org>

Russie

St. Petersburg, June 10 - 12, 2010

**Traditions and Innovations
in Psychiatry
WPA Regional Meeting**

Professional Congress Organizer:
"Alta Astra"

Pyrogovskaya nab., 5/2, 194044 St. Petersburg,
Russian Federation

tel./fax: +7 812 717 35 56; 717 6747; 717 42
86; 717 67 41

www.altaastra.com

E-mail: info@altaastra.com

Organizing Committee:

Russian Society of Psychiatrists
Potesnaya str. 3, Moscow, Russia 107076

Professor Valery Krasnov

President, Russian Society of Psychiatrists

Director of Congress

E-mail: krasnov@mtu-net.ru

wpameetingspb@gmail.com

Fax: +7 495 963 76 24

Saint Petersburg V.M. Bekhterev

Psychoneurological Research Institute

3 Bekhterev str., Saint Petersburg, Russia,
192019

Roumanie

Congrès roumain-hongrois à

Csikszereda/Miercurea Ciuc 24-27 juin 2010

Jelentkezés és információ nyújtás Csikszeredán
(information in Csikszereda/Miercurea Ciuc) :

Hompoth Erika

maroktelefon: 00-40-741-162.131

vonalas, délelőttönként: 00-40-266-371.103

e-mail: erika_hompoth@yahoo.com

Dr. Veress Albert

postai cím: 530.311-MIERCUREA-CIUC, str.

Gábor Áron 10

tel: 00-40-744-812.900

e-mail: alveress@clicknet.ro

Magyarországon (in Hungary) :

Congressline: Vámos Sandra, Benyhe Ildikó

tel: 00-36-1-429-0146

fax: 00-36-1-429-0147

e-mail: vamos@congressline.hu ;

benyhe@congressline.hu

<http://www.psycongress.com/hu/home>

Bibliographie

Vaincre Hitler, Pour un judaïsme plus humaniste et plus universaliste,
Avraham Burg, Fayard, 2008, 361 p., 23 euro

Dépendances, Géza Csáth, Traduction de Thierry Loisel, L'Arbre Vengeur, 2009, 269 p., 15 euro

Communiqué du Cercle Menachem-Taffel (Strasbourg)

Dans la nuit du 26 au 27 janvier, dernier alors que l'on s'apprêtait à célébrer la *Journée internationale de commémoration en mémoire des victimes de l'Holocauste*, des profanateurs souillaient d'inscriptions antisémites le cimetière juif de Cronembourg, où reposent notamment les restes des 86 victimes des expérimentations sur l'Homme de 1943. « Dehors les juifs », menacent les profanateurs en souillant des stèles au jour de la commémoration du 65^{ème} anniversaire de la libération d'Auschwitz. Or, si les hommes sont égaux, c'est bien devant la mort. Ce qui la rend sacrée. Dans la mort, il n'y a plus de distinction ni de discrimination. Tous les os ont la même couleur. Au-delà de l'appartenance communautaire, du vivant, la mort touche à l'universalité de notre condition humaine. Les profanateurs ne supportent pas cet invariant. Ils ne supportent pas quelque chose de fondamental qui qualifie notre condition commune. Ils s'en excluent. Ils s'excluent du champ de l'humanité comme tous les bourreaux. Exclusion qui ne frappe jamais les victimes malgré l'horreur de leur destin. « Le devoir de mémoire », et plus encore « le devoir de connaissance », sont plus que jamais nécessaires. Ils s'adressent aussi aux profanateurs que la justice des hommes civilisés condamnera mais que nous ne voulons « pas exclure » du champ de l'humanité. Nous rappellerons toujours qu'Auschwitz est la déclinaison de l'alphabet de l'horreur (Du A jusqu'au Z) que l'homme a pu s'infliger à lui-même. Comment comprendre cette haine de soi se focalisant sur un bouc émissaire à la fonction expiatoire ? Les conditions d'un nouveau massacre de la Saint Valentin 1349* sont-elles donc toujours vivaces ?

Dr Georges Yoram Federmann, Président

*En 1349, après plusieurs années où l'Alsace fut victime de brigandage et les Juifs accusés de propager la peste noire en empoisonnant les puits, un effroyable massacre eut lieu à Strasbourg : les Juifs furent égorgés par la foule dans le ghetto et les survivants emmenés pour être brûlés vifs. Voir :

<http://judaisme.sdv.fr/histoire/historiq/stval/stval.htm>

A cena dal Dr Freud – A dîner chez le Dr Freud [Communiqué]

Notre collègue de Turin Saverio Maria Sileci a repris le riche filon des liens entre psychanalyse et cuisine et a organisé en mars dernier une soirée sur ce thème.

Una Cuoca d'eccezione e una Psicanalista amante del "Buon Gusto" interpretano alcune ricette di J. Hillmann tratte dal suo libro *La cucina del Dr. Freud*. Nel libro il noto Psicanalista, fingendosi S. Freud, rivede, ironicamente e a posteriori, la teoria sessualein realtà la libido sarebbe tutta imperniata sull'alimentazione. Le ricette che ne derivano ovviamente hanno nomi di sapore "psicanalitico"..... ne consegue un menù (la scelta avverrà fra le ricette indicate nell'allegato) di cui, per ora, possiamo solo *supporre il Sapòre*.

Menù supposto sàpere:

Verrà fatta una scelta fra le ricette sottostanti. Verranno tenute in considerazione le proposte per "acclamazione" che giungeranno via mail con le adesioni alla cena (basta che indichiate nella risposta alla mail di invito i piatti che vi incuriosiscono di più).

Antipasto Lou Salomè pag.113

Involtini Thanatos pag.170

Riso spagnolo alla Murton Prince pag.123

Fettuccine Libido pag. 92

Petto di pollo e di Marie Bonaparte pag.150

Vitellom Oskarn Pfister pag.132

Insalata Ave Cesare Lombroso pag.23

Pere alla Belle Helene Deutsch pag.144
Battuta di riso Pilaf pag.88
Vitello alla nevrastenia pag.54
Maiale dell'anniversario pag.32
Frittelle alla Ferenczi pag.152
Polpettone alla Minna Bernays pag.34
Torta al formaggio dell'uomo dei topi pag.94
Torta Schreber pag.109
Crostatà edipica pag.82

Cette soirée a été organisée au profit de l'Association "L'Oeuf de Colomb" ONLUS qui poursuit avec la Coopérative "Alice dans le miroir" des actions d'hébergement accompagné hétéro familial, dont S.M. Sileci nous avait parlé à Budapest en mai 2008.

Contact : Alice nello specchio, società cooperativa sociale a responsabilità limitata

Sede legale VIA MONTEMAGNO 29 - TORINO (TO) – 10100 **Telefono:** + 39011 8193152

Mail : sms.alicenellospeschio@yahoo.it

La danse anti-Sarko (video)

Après s'en être pris à la RATP, le groupe «Attentat chorégraphique» nous livre une nouvelle livraison dansée et politique, dénonçant le «travailler plus pour gagner plus».

Chanson de Vincent Cespedes

<http://www.liberation.fr/politiques/06011880-media>

De nouvelles associations pour la défense des droits des usagers de la psychiatrie

Nous tenons beaucoup à vous faire part d'un projet très récent dû à André Bitton, Président du GIA, et dédié à la mémoire de Philippe Bernardet (1950-2007), éminent juriste spécialisé dans le droit des personnes »psychiatisées».

Il s'agit du C.A.U.R.P.-D.S.M. (Coordination des Associations d'Usagers et de Rescapés de la Psychiatrie, et des Dispositifs de Santé Mentale).

AUTEUR : André Bitton, Président du Groupe Information Asiles (GIA). 14, rue des Tapisseries, 75017, Paris. Tel : 01 47 63 05 62. Mél : andre.bitton2@orange.fr

SITE INTERNET DU G.I.A. : www.groupeinfoasiles.org

Le texte est disponible sur le site du GIA et a été déposé pour protection des droits d'auteur, à la Société des Gens de Lettres (SGDL). Il est couvert par la législation sur le copyright.

De même, nous publions ci-dessous un communiqué du 10 avril dernier, issu de plusieurs associations d'usagers en psychiatrie.

COMMUNIQUÉ

Réunies le 10 avril 2010, les associations d'usagers en psychiatrie soussignées, après avoir constaté :

- Que face aux pouvoirs publics et aux professionnels, une seule voix représentant les usagers est actuellement reconnue ;
- Que cet état de fait se répercute notamment au détriment de la défense des droits des usagers en psychiatrie, du respect de la démocratie participative et de la citoyenneté ;
- Que l'actualité brûlante du projet de réforme de la loi du 27 juin 1990 sur les hospitalisations sous contrainte nécessite une concertation digne de ce nom avec des interlocuteurs représentatifs.

De ce constat, elles ont décidé de constituer un collectif prenant le titre de : CAUPsy (Collectif des Associations d'Usagers en Psychiatrie) - « *La parole retrouvée des usagers en psychiatrie* »

Le CAUPsy se fixe pour objectifs principaux :

- *La défense et la représentation des droits et intérêts des usagers en psychiatrie ;*
- *La prévention par une prise en charge appropriée pour éviter la désinsertion sociale et/ou professionnelle ;*
- *La prise en charge des usagers par les structures sanitaires et médico-sociales dans le respect des Droits de l'Homme ;*
- *La déstigmatisation de la maladie mentale et du handicap psychique.*

L'entrée dans le CAUPsy est ouverte à toute association nationale ou régionale qui reconnaît l'expression majoritaire des usagers et qui est pour la défense de leurs droits fondamentaux et leur représentation dans les instances officielles.

Dans l'attente de son Assemblée Générale constituante qui aura lieu en juin 2010, le CAUPsy désigne :

- *1^{ère} porte parole du CAUPsy*
Annie LABBE - ARGOS 2001 Tél. : 06 81 13 10 16 Courriel : annie.labbe@free.fr
- *2^{ème} porte parole du CAUPsy*
Bruno ROSIER – ADVOCACY France Tél. : 03 27 67 84 41
Courriel : president-advocacy-nord-maubeuge@orange.fr
- *3^{ème} porte parole : André BITTON –*
Groupe Information Asiles (GIA) Tél. : 01 47 63 05 62 Courriel : andre.bitton2@orange.fr
- *Personne ressource*
Antoine DUBUISSON - Groupe Information Asiles (GIA) Tél. : 09 61 06 09 39
Courriel : dubu.gia@orange.fr

Associations fondatrices du CAUPsy :

- *ADVOCACY France 5, place des Fêtes – 75019 Paris*
- *ARGOS 2001 1, rue de la Durance – 75012 Paris*
- *GROUPE INFORMATION ASILES (GIA) 14, rue des Tapisseries – 75017 Paris*



Marseille, avril 2010

« Il Volantino Europeo »

Bulletin internautique trimestriel de l'Association *Piotr-Tchaadaev*,
9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.

Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty
N° FMC Piotr-Tchaadaev
11 78 0511778

Toute correspondance ou article est à adresser
à Jean-Yves Feberey
Secrétaire de Rédaction provisoire
(depuis 2003)
9, rue Bonaparte F 06300 Nice,
jean-yves.feberey@wanadoo.fr
ou piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

**Prochaine livraison :
15 juillet 2010**



Marseille, avril 2010